

LÉGITIMITÉ, LIBERTÉ, PROVIDENCE

La reconnaissance du politique par les médias

Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier¹

Qu'est-ce que les médias contemporains reconnaissent du politique ? Nous proposons ici quelques pistes de réponse à cette question, à partir d'une série d'études empiriques menées sur les rhétoriques politiques, notamment à l'occasion de la campagne présidentielle de 1994-1995².

La problématique qui sous-tend l'enquête sémio-politique que nous avons entreprise repose sur trois hypothèses principales :

¹ Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier sont enseignants-chercheurs à l'École Nationale des Télécommunications, chercheurs au Centre d'étude de l'écriture (URA CNRS 1735).

² Y JEANNERET & E. SOUCHIER, "Publicité et Politique", *Le Monde diplomatique*, décembre 1994, p. 28; "Le Triomphe de la politique virtuelle. Tyrannie des sondages", *Le Monde diplomatique*, mars 1995, p. 32; "L'Élection présidentielle ou la quête du Graal", *Le Monde diplomatique*, juillet 1995, p. 18-19; "Guignols de l'info: la comédie des princes", *Le Monde diplomatique*, août 1995, p. 19. E. SOUCHIER, "La Publicité comme détournement du politique", *Communication et langages*, n°93, septembre 1992, p. 36-51; "L'Élection présidentielle: démocratie ou chevalerie?", *Communication et langages*, n°105, septembre 1995, p. 45 à 63; "Défense et illustration de l'image télévisée: *Les Guignols de l'info*", colloque 25 images seconde. *Télévision et pouvoirs*, Valence, février 1996.

(1) *L'analyse de l'espace public doit être située dans la perspective, non d'une rhétorique homogène, mais d'une inter-rhétorique.* Les ressources symboliques mises en jeu à travers discours, image, geste, etc. ne signifient pas de la même façon. Les traditions de communication convoquées correspondent à des normes hétérogènes : rhétoriques de la parole d'autorité, traditions de l'historiographie, techniques de l'identification... L'espace public est marqué par un recours systématique au mélange des genres : publicité, information, divertissement, controverse perdent leurs frontières traditionnelles pour être fondus dans un discours dérégulé¹.

(2) Compte tenu de la force signifiante de ces rhétoriques croisées, *le rôle des médias ne peut être abordé à partir de la seule notion de circulation des informations.* La présence politique ne se définit pas, par exemple, par le seul volume du temps d'antenne. Les phénomènes politiques comportent une dimension esthétique déterminante, liée à un "sens formel"² : un sens véhiculé, non par de simples contenus d'information et d'opinion, mais par la prégnance des formes rhétoriques (narratives, iconiques et argumentatives notamment). C'est pourquoi le jeu de ces formes est constitutif de la conscience politique contemporaine.

(3) L'essentiel de ces mutations se déroule dans l'espace nommé par Georges Perec *infra-ordinaire*³, celui qui tient précisément sa force de ce que, semblant négligeable, il se soustrait à la vigilance critique : si bien que seule une analyse sémiologique précise des effets inaperçus, liés aux cadres apparemment les plus naturels de notre communication, peut mettre au jour les risques d'aliénation de la conscience citoyenne.

¹ Exemple: le titre de Une de *Libération* du 19 mai 1995, "*Le gouvernement Juppé: Chiraquié et jeunes dentelles*", pratique une articulation classique du titre de presse en deux temps, tout en respectant une contrainte de détournement humoristique des formules, typique de ce quotidien : ceci repose sur la citation parallèle de la geste chevaleresque et du roman policier. Quatre horizons traditionnels au moins pour un titre.

² Cette expression est empruntée à J. ROUBAUD, *La Fleur inverse. Essai sur l'art formel des troubadours*, Paris, Ramsay, 1986; elle est réinterprétée dans le sens d'une approche sémiologique (E. SOUCHIER, Introduction au *Traité des vertus démocratiques* de R. QUENEAU, Paris, Gallimard, 1993, p. 15-24).

³ "Comment parler de ces choses «communes», comment les traquer, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner sens, une langue: qu'elle parle enfin de ce qui est, de ce que nous sommes?" (G. PEREC, *L'infra-ordinaire*, Paris, Éd. du Seuil, 1989, p. 11).

C'est dans ce cadre théorique que nous abordons ici la question de la reconnaissance politique dans les médias : comment certains acteurs obtiennent-ils crédit de leur droit à occuper telle ou telle position politique et à représenter telle ou telle figure du pouvoir ? Après avoir situé la notion de reconnaissance dans un espace médiatisé et rappelé les caractères originaux de la dernière campagne électorale, nous proposerons une interprétation des enjeux soulevés par les modes actuels de reconnaissance du sujet (des sujets) de l'acte politique.

1. La reconnaissance politique : une notion polysémique

En fonction de sa polysémie, la notion de reconnaissance comporte une complexité et une pertinence particulières en matière de communication politique : elle convoque des notions voisines comme l'*image*, l'*identité* ou la *face*, notions dont il est impossible de faire l'économie. La reconnaissance constitue un jeu entre ces notions, jeu dans lequel peut être désigné le rôle spécifique de la médiation. L'idée de reconnaissance, distincte de la seule proposition d'une image, nous oblige à réinterroger une métaphore, celle de la *dramaturgie*, désormais classique en sociologie de la communication¹, à partir d'une approche *dialogique* de la communication, dont le caractère heuristique est sans doute moins reconnu². Que devient l'idée de *face*, lorsqu'elle est située dans le processus social de circulation et d'interprétation-réécriture des faits culturels ? La question essentielle qui se pose à propos de la littérarité ou de la scientificité³, celle de la

¹ E. GOFFMAN, *La Mise en scène de la vie quotidienne* (2 vol.), Paris, Éd. de Minuit, 1974 [1956-1971]; J. HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*, vol. 1, "Rationalité de l'agir et rationalisation de la société", Paris, Fayard, 1987 [1981], p. 90 à 118.

² M. BAKHTINE, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1977 [Volochnikov, pseud., 1929].

³ J.-P. SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948 ; R. DEBRAY, *Le Scribe*, Paris, Grasset, 1980 ; A. COMPAGNON, *La Troisième République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Éd. du Seuil, 1983 ; P. BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, 1992 ; Y. JEANNERET, *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 ; R. DADOUN (éd.), *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, actes du colloque international de Clamecy (octobre 1994), Nevers, Conseil général de la Nièvre, 1995.

façon dont une figure culturelle devient *triviale*¹, se pose aussi à propos de l'intervention politique, ce qui signifie que les problématiques développées à propos de la position intellectuelle ont à s'employer ici. L'accumulation de capital symbolique concerne les acteurs de la vie politique comme les grands intellectuels et passe, dans un cas comme dans l'autre, par un processus qui associe plusieurs dimensions de la reconnaissance.

La reconnaissance politique a quelque chose à voir avec la *légitimité*², cette aptitude reconnue à exercer le pouvoir, bien distincte de son exercice effectif. Témoin Pierre Mendès-France, exemple emblématique de l'association d'un nom et d'une potentialité politique toujours excédentaire par rapport à sa manifestation tangible. Les commentateurs mesurent sans cesse cette légitimité, apte à conférer à l'exercice des fonctions le statut de *droit*. La force de cette notion socialement construite explique qu'un personnage puisse être jugé digne d'être élu sans être même candidat, comme on l'a vu à propos de Jacques Delors ou d'Édouard Balladur³.

Les hommes politiques ont aujourd'hui besoin d'un label de *politicalité* décerné par les médias de masse, comme les scripteurs attendent la reconnaissance de la critique pour devenir écrivains⁴. Dans un cas comme dans l'autre, la production de légitimité passe par une réécriture, qui inscrit la figure ainsi produite dans une série d'enjeux sociaux. Il n'y a pas de légitimation sans détournement⁵.

¹ La notion de culture triviale désigne la façon dont les œuvres de culture peuvent être socialisées dans un processus constant de réécriture : elle concerne notamment la reconnaissance et la diffusion des œuvres littéraires, la vulgarisation scientifique, la reproduction des œuvres d'art. La problématique de la culture triviale se distingue de la médiologie en ce qu'elle ne pose pas une détermination absolue des productions culturelles par les dispositifs techniques (matérialisme) : Y. JEANNERET, *Hermès au carrefour, éléments d'analyse de la culture triviale*, Essai pour l'habilitation à diriger les recherches, Université Paris 7, 1996.

² La circulation de ce terme, entre l'histoire politique (légitimisme/orléanisme), la philosophie du droit et la sociologie de la culture, est significative de son importance et de son ambiguïté.

³ Jacques Delors (Parti Socialiste) était déclaré imbattable avant sa décision de ne pas se présenter; Édouard Balladur (RPR) a été donné vainqueur six mois avant l'élection.

⁴ R. FAYOLLE, *Sainte-Beuve et le XVIIIème siècle ou comment les révolutions arrivent*, Paris, Armand Colin, 1972.

⁵ Une génération peut " marquer [une œuvre] de son signe (*sigillum*) sous couleur de se faire un signe (*signum*) de [la] pensée réduite et déformée " (R. ROLLAND, *Le Voyage intérieur*, Paris, Albin Michel, 1959, p. 253).

En d'autres termes, cette politicalité ne va pas sans la constitution d'une *figure*, apte à incarner une certaine attitude vis-à-vis de l'acte politique. C'est d'ailleurs ce qu'ont connu et payé Voltaire, Victor Hugo, Romain Rolland ou Jean-Paul Sartre. Pour *être*, il faut *paraître*, selon les modalités médiatiques. Car pour être légitime il faut être visible : c'est-à-dire, dans le cadre de l'interrhétorique évoquée plus haut, manifesté par certaines images, inscrit dans certains schémas narratifs, objet de certains commentaires. Être montrable, plausible, discutable. Les rôles se dessinent emplis de signification et confrontés à des conceptions de l'action : la stature politique n'existe, en médias de masse, que dotée d'une connotation en quelque sorte métapolitique. Les fables du pouvoir, du progrès et de la liberté s'illustrent par les figures de l'homme politique et de son magistère social.

A partir de cette identité construite, la reconnaissance médiatique peut glisser à l'*identification*, si l'on en vient à reconnaître (légitimer) celui dans lequel on se reconnaît (se retrouve) – voire celui pour qui on peut éprouver de la reconnaissance. Cette identification n'est d'ailleurs pas nécessairement synonyme d'admiration pour un être exceptionnel. Le moment actuel de la culture médiatique, habité par la spectacularisation du désarroi et de la déchéance, se détache peu à peu du modèle du gagnant; il nous projette vers des êtres capables d'incarner en quelque sorte la souffrance sociale, de parcourir les affres de l'exclusion, de mériter le pouvoir par l'épreuve.

D'où une dimension plus enfouie de la reconnaissance dans laquelle le processus médiatique joue un rôle constitutif : celle de la *réminiscence*. Car sont particulièrement dignes de supporter un mouvement d'identification ceux qu'on identifie bien comme conformes à du déjà connu. C'est pourquoi le travail narratif et iconique des médias réinscrit les héros de l'actualité dans des cadres traditionnels, faisant des protagonistes de l'actualité des avatars de figures mythiques. La presse quotidienne et hebdomadaire de l'hiver 1954 avait procédé, à propos des initiatives de l'abbé Pierre, à une réécriture de la charité franciscaine, au plan narratif comme au plan de l'iconographie. A son tour, le récit fait par les journalistes de la campagne présidentielle suit fidèlement, à son insu, les cadres narratifs de l'abnégation. Si bien que les *Guignols de l'info*, qui présentent Jacques Chirac caricaturé en abbé, ne font que lire et exhiber ce qui était déjà écrit avant eux. Roland Barthes, commentant la scénographie de la charité sociale qu'il avait mise en évidence, évoquait "l'alibi dont une bonne partie de la nation s'autorise une fois de plus, pour

substituer impunément les signes de la charité à la réalité de la justice”¹. C’est aussi de cela qu’il s’agissait pendant l’hiver 1994-1995; ceux qui n’ont pas su le lire dans la rhétorique de l’initiation, faute d’en avoir identifié la forme résurgente, ont eu la surprise de le découvrir au cours de l’hiver suivant : ils ont pris pour une trahison inexplicable ce qui était la suite prévisible d’une histoire déjà écrite².

C’est pourquoi la reconnaissance permet la *réitération* sourde des formes efficaces d’une rhétorique, rhétorique parodiée, citée et démultipliée plus qu’elle n’est bousculée par les médias audiovisuels. Bégaiement efficace des formes d’écriture de l’histoire, qui exige, comme l’avait compris Barthes, le travail sémiologique, moment primordial d’une réelle critique des idéologies.

Le travail médiatique poursuit une recherche incessante de nouvelles formes servant à réinscrire, au sein d’un espace symbolique doté de ressources nouvelles, un ensemble de traits rhétoriques récurrents, qui permettent de s’assurer l’adhésion du spectateur. Les médias, soumis en permanence à la mesure de leur performance, sont des machines à réinvestir les valeurs dont la rentabilité symbolique est... reconnue. Instrument de conservation, l’idéologie de la demande fait œuvre de conservatisme. L’énonciateur et le public y sont liés par le respect d’un pacte à la fois confus et impérieux, celui qui institue la permanence des catégories les plus fondamentales, au nom d’une supposée adaptation à des attentes.

2. Chronique d’une élection annoncée

Quelques instantanés nous permettront d’entrevoir concrètement la façon dont l’inter-rhétorique des médias contribue à définir

¹ R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1970 [1957], “Iconographie de l’abbé Pierre”, p. 54-56. Le *Parisien libéré* du 3 février 1954 titrait en Une : “*La Croisade contre le froid*” et *Paris Match* n°255 du 13 février 1954 présentait en couverture une photographie de l’abbé Pierre conforme au canon iconographique de la sainteté.

² L’annonce brutale par le premier ministre (Alain Juppé) d’une réforme de la sécurité sociale, applaudie comme acte d’audace par les médias, a suscité un conflit social à la fin de l’année 1995 : longue grève des transports et manifestations dans toute la France. Face à l’échec des tentatives pour opposer les usagers aux grévistes, les médias ont soutenu l’idée de la popularité de la grève et de son caractère de fronde contre les élites.

aujourd'hui, en contexte d'élection, la *présidentialité* d'un homme, c'est-à-dire le caractère de celui qui peut prétendre être président.

13 décembre 1994. Les médias expliquent aux Français le dernier sondage : celui-ci montrerait que les socialistes n'ont plus aucune chance de gagner l'élection présidentielle d'avril-mai 1995, en l'absence de candidature de Jacques Delors qui vient de renoncer à se présenter. Le seul espoir de la gauche consisterait à espérer *figurer* au second tour. Après le déferlement des certitudes, le renoncement du *presque-candidat* n'a pas suscité l'accalmie des supputations mais leur prolifération. Restent ceux qu'on appelle, par un pléonasmе significatif, les *candidats déclarés*. Mais ce qui intéresse avant tout les commentateurs, c'est la recherche du *candidat potentiel*, autour duquel pourrait tourner désormais la ronde des sondages. Jack Lang, immédiatement intronisé *non-candidat pressenti*, fait l'objet de simulations.

Avant que la campagne proprement dite, au sens institutionnel, ne commence, l'invention terminologique débridée et la précision des scénarios narratifs bornent les cadres stricts dans lesquels l'histoire pourra être écrite. Le reste n'est pas scriptible comme histoire : que l'élection puisse être une confrontation de programmes et non un combat de chefs, qu'un candidat représentant un petit parti puisse être élu, que les électeurs puissent voter pour exprimer une position et non pour contribuer à un calcul de chances... autant de scénarios impensables par les médias. La possibilité même de la reconnaissance s'ancre dans les pouvoirs de l'écriture médiatique : certains voient leur *présidentialité* enregistrée et on attend le geste de candidature qui la confirmera; d'autres, dont les noms ne figurent pas dans les scénarios soumis aux Français, resteront les figurants d'une élection où ils sont candidats.

12 janvier 1996. A partir d'un sondage SOFRES, *Le Monde* titre : "Pour l'opinion, l'élection présidentielle est déjà jouée". La gent journalistique détient la certitude qu'Édouard Balladur sera élu. Désavouée par l'évolution des sondages, elle conservera l'idée que son rôle consiste à préfigurer l'élection. Paradoxalement, et contre une idée répandue chez les sociologues, le monde médiatique ne s'enferme pas dans l'immédiat. Il n'exhibe le temps réel que pour échapper au présent. Car toute opinion actuelle des électeurs déborde vers le passé et l'avenir : résultant d'un pilonnage médiatique

constant, elle fournit la certitude que l'histoire est écrite à l'avance¹. On fabrique, autour de quelques acteurs reconnus comme présidents potentiels, toutes les simulations possibles, en fonction de divers scénarios et on les présente comme les résultats envisageables. On interroge systématiquement les candidats sur leur attitude au second tour, en supposant que l'un d'entre eux les aura distancés. On explique tous les choix de campagne comme réaction à ces récits anticipés.

Le travail journalistique est fictionnel : il consiste à construire méthodiquement une anticipation de l'histoire, qui devient, devant les citoyens ébahis, sa propre prolepse narrative². Narrativité qui se déploie sans partage parce que l'image –un certain type d'image– triomphe : on exhibe les courbes qu'on a produites en soumettant les scénarios à l'épreuve de votes simulés et on y inscrit la marque de victoires acquises et de déroutes enregistrées.

12 avril 1995. Un auditeur de *France-Inter* s'exprime à l'antenne en ces termes : "Je voudrais féliciter Monsieur Chirac d'être en tête des suffrages". Dix jours avant le premier tour, la maladresse de cet auditeur éclaire brutalement la fiction, désormais vécue comme une évidence, qui consiste à faire et refaire l'élection avant qu'un bulletin ait été placé dans l'urne. L'auditeur a intégré son rôle actantiel dans la chronique d'une élection annoncée. Le gagnant a changé. Mais la continuité rhétorique s'est affirmée, de Delors à Balladur, à Chirac (et même à Le Pen, que *L'Express* annonce le 27 avril comme arbitre du second tour). Ici s'affirme un système inter-rhétorique d'écriture de l'événement politique : force de réalité du sondage qui est assimilé à une photographie; poids imaginaire de l'inscription du nom et de l'image de certains hommes sur les pages et les écrans; effet phénoménologique du décalage temporel permanent.

8 mai 1995. Le "politologue" Alain Duhamel commente, sur la station radiophonique *Europe 1*, l'élection de Jacques Chirac : c'est pour souligner les deux qualités prépondérantes du Président, nécessairement chevaleresques, sa "*hardiesse*" et son "*audace*". Car le

¹ Les médias semblent s'inscrire dans un courant de pensée traditionnel selon lequel l'histoire est un éternel recommencement (G. BEAUJOUAN, "Le Temps historique", dans C. SAMARAN (éd.), *L'Histoire et ses méthodes*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1961, p. 52-67; R. QUENEAU, *Une histoire modèle*, Paris, Gallimard, 1966).

² La prolepse est une anticipation dans le récit d'événements ultérieurs de l'histoire. G. GENETTE, *Figures III*, "Discours du récit", Paris, Éd. du Seuil, 1972, p. 105 à 115.

rôle du politologue est d'attester que le peuple, qui a choisi, a bien choisi. Le récit de l'épreuve qui mène à l'Élysée demande son épilogue. Il ne suffit pas que les citoyens aient voté. Leur vote demande lui aussi à être reconnu comme juste, à être adoubé. Il faut que celui qu'ils ont choisi soit déclaré, par un locuteur autorisé, digne d'exercer le pouvoir. Conclusion qui s'inscrit parfaitement dans une pratique de commentaire tout entière structurée par la métaphore récurrente de la quête initiatique du Graal, capable de permettre l'accession d'un élu (de Dieu) à la Présidence de la République. Il semble même que la date de l'élection ait obéi à quelque providence, venant justement couronner le monarque au moment où son cheminement a été suffisant pour dégager sa vraie nature. "L'emportent d'abord des caractères, déclare l'interprète : ceux qui croient à la politique, ceux qui veulent de la politique, (...) ceux qui ont une nature, un tempérament ultra-politique". Bref, comme on disait chez les légitimistes, un *ultra*.

3. Un régime interrhétorique : manifestation, narrativité, commentaire

Cette série d'exemples met en évidence les cadres sémiologiques essentiels de ce qui constitue bien, par-delà la promotion de telle ou telle figure humaine, une phénoménologie de l'acte politique et de la subjectivité politique.

Le rôle des médias de masse dans le processus démocratique affecte l'ensemble des catégories politiques, en particulier le *débat*, la *représentation* et l'*élection* : la démocratie ne se comprend pas comme une pratique transparente et dénuée de médiations, mais comme une culture conjointe des formes de communication et des définitions du dialogue¹. Le sondage occupe dans le dispositif contemporain une position décisive, dans la mesure où il contribue, par sa rhétorique de questionnement et par la formulation de ses résultats, à produire une catégorie, l'opinion publique, qui se pose en relais permanent de l'élection, en élection continuée². Toutefois, la pratique de la mesure d'opinion a connu dans un passé proche une série de concrétisations

¹ A. GENTÈS, "Communication et démocratie", *Communication et langages*, n° 107, mars 1996, p.56-68.

² P. CHAMPAGNE, *Faire l'opinion, Le nouveau jeu politique*, Paris, Éd. de Minuit, 1990.

particulières, du fait de la personnalisation des sujets (baromètres d'images) et du recours à diverses formes d'observation des attitudes en temps réel. Le thème métaphorique d'une *photographie* de l'opinion rend bien, mieux encore que celui du baromètre, la force idéologique d'un tel dispositif¹.

La pratique de ces procédés en période de campagne pour une élection majeure prend une signification particulière, par l'articulation spécifique de la manifestation (image et écriture), du récit (cadre narratif) et du commentaire (prévisions et interprétations) qu'elle permet et impose. Elle a pour effet de mettre en abyme la séquence candidature-débat-élection, en faisant de la campagne le spectacle de la campagne. Dès lors l'espace temporel consacré par le législateur au débat est en permanence condensé, suspendu, projeté au-delà de lui-même. Ceci repose sur une imposture scientifique : en faisant fond sur l'efficacité reconnue et fascinante des estimations faites le jour de l'élection, on donne à croire que le recueil d'intentions fait plusieurs mois à l'avance aurait le statut d'anticipation du vote. L'anticipation du temps de décision repose sur la réminiscence confuse de la mesure efficace. Contribuent à cet effet le choix d'un modèle actantiel (nombre de candidats limité, logique d'action calculatoire de l'électeur), et l'exhibition de diverses images (courbes, histogrammes, etc.) comme photographies prélevées sur la réalité d'une opinion commune.

4. Épreuve initiatique et enjeux contemporains

Bien entendu, cette forme scripturo-narrative forte laisse place à des interprétations multiples. L'interprétation métaphorique la plus prévisible est celle de la course, qui ne manque pas d'advenir dans le commentaire. Mais cette forme dénoncée par divers acteurs d'opinion et démasquée d'emblée par les *Guignols*, a fait long feu. Usée, mal adaptée à une réelle cristallisation d'images personnelles, elle s'est

¹ Barthes avait bien analysé ce qui est en jeu ici. Il écrivait que la photographie " permet d'accéder à un infra-savoir " (R. BARTHES, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du cinéma, Gallimard-Le Seuil, 1980, p. 54). Il précisait: "Ce que j'avais remarqué au début, d'une façon dégagee, sous couvert de méthode, à savoir que toute photo est en quelque sorte co-naturelle à son référent, je le découvrais de nouveau, à neuf, devrais-je dire, emporté par la vérité de l'image" (*Ibid*, p. 119).

effacée. L'idéologie qui la sous-tend, celle du *winner*, était en décalage avec la situation historique : celle d'une crise profonde, non seulement de l'organisation sociale, mais des buts que celle-ci peut se donner, dans un contexte où les hommes politiques sont "évidemment" les "otages" des pouvoirs économiques dominants. C'est ce qui explique l'émergence graduelle, puis l'invasion irrésistible d'une autre métaphore, celle de la quête chevaleresque : le compte rendu de la campagne s'est inscrit de plus en plus fidèlement dans une matrice culturelle précise, celle de la quête du Graal, dont elle a repris, sans doute à l'insu des journalistes et des hommes politiques eux-mêmes, tout à la fois la logique narrative, les épisodes clefs, les rôles majeurs, le vocabulaire et l'emblématique iconique. Inter-rhétorique elle-même inscrite dans les marques formelles d'une idéologie politique aristocratique et religieuse¹.

Du retour contemporain des valeurs aristocratiques-religieuses, il ne faut pas conclure que le spectacle politique rejouerait seulement la même scène. Ce qui se déplace compte autant que ce qui perdure. Le régime actuel de la reconnaissance repose sur la réécriture de figures appartenant à la tradition mythique du pouvoir, mais cette réécriture prend un sens différent dans un contexte historique nouveau. Les innovations formelles et techniques du dispositif médiatique comme le contexte social et politique placent ces réécritures du droit divin dans une perspective nouvelle. On peut en donner trois exemples.

Le sujet du monarque se savait sujet : l'affirmation d'un droit divin à gouverner se faisait sur un fonds de transcendance consentie, ou au moins affichée. Au contraire, le processus démocratique est essentiel dans la nouvelle narrativité de la quête. Pas seulement parce qu'il désigne *in extremis* ceux qui occuperont les places, mais plus essentiellement parce que le vote y joue le rôle d'une nouvelle providence. Ce que le citoyen voit écrit devant lui lui est manifesté comme sa propre émanation : ce panel qui s'exprime, cette opinion

¹ Il s'agit d'un système formel proprement infraordinaire car durablement invisible. Les réactions à nos premières hypothèses dans le milieu des sciences politiques et de la communication étaient particulièrement réticentes vis-à-vis d'une lecture jugée "fantaisiste", avant que l'analyse attentive des productions médiatiques nous place devant le constat d'une réelle sidération des médias par cette métaphore. Mais le discours politique continue à ignorer cette incursion de l'aristocratique-religieux en politique, alors que la référence au gouvernement aristocratique aurait été indispensable pour comprendre les attitudes prétendument inexplicables d'Alain Juppé et la contestation des "élites" pendant les derniers mois de 1995 et les controverses relatives à la visite de Jean-Paul II en France (septembre 1996).

moyenne qu'on lui exhibe, c'est lui-même manifesté à lui-même¹. Il doit l'assumer comme sa propre parole. En d'autres termes, la forme efficace de narration-manifestation de la politique légitime conduit le citoyen à occuper une place d'actant dans un récit aristocratique : elle engendre la fiction d'une providence au second degré, réconciliation magique du pouvoir de droit divin et de l'élection démocratique.

De son côté, la place prise par le spectacle de la souffrance dans la constitution d'une figure légitime du pouvoir ne peut se comprendre qu'en référence à une double crise : celle de la dramaturgie médiatique et celle de la cohésion sociale. Edouard Balladur avait trop du monarque sûr de sa légitimité pour qu'un tel objet de reconnaissance soit vraiment pris en charge par l'inter-rhétorique médiatique. Et ceci pour deux raisons : parce que l'économie de la communication médiatique a changé depuis l'époque où les gagners occupaient le devant de la scène et parce que la société n'accepte plus de se reconnaître dans l'image d'un olympien surpuissant, mais exige le partage d'une détresse². La scénographie de l'excellence a fait long feu; la maîtrise de la parole demande, comme sa dénégation, les signes maladroits d'une sincérité; la télévision a appris la méta-télévision, dont les *Guignols* ont assuré le triomphe flamboyant pendant la campagne, cette forme particulière de spectacle qui démonte, à l'intérieur même de l'espace audiovisuel, les signes construits de la perfection prétendue.

La spectacularisation de l'épreuve initiatique prend d'ailleurs une forme tout à fait particulière, dans laquelle le cheminement reste suspendu sans atteindre ni sérénité, ni spiritualité. Le vainqueur lutte encore dans les images de liesse, les caméras suivent de façon dérisoire le moindre de ses trajets, petite monnaie restante du cheminement. C'est que la transcendance dont il est question est une transcendance matérielle, la prééminence réelle et "incontournable", comme on dit, des décisions économiques sur l'espace politique. Nous ne sommes plus dans un univers que justifiait l'évocation imaginaire d'une Cité de Dieu, mais dans un monde que régit la

¹ Ce phénomène doit être relié aux problème plus large de la dépossession de l'individu par le discours anonyme (F. BRUNE, *Les médias pensent comme moi. Fragments du discours anonyme*, Paris, L'Harmattan, 1993).

² Cf. sur l'évolution des cadres narratifs vers un imaginaire assez pessimiste, S. CHALVON-DEMERSAY, *Mille scénarios. Une enquête sur l'imagination en temps de crise*, Paris, Métaillé, 1994.

Realpolitik – autre nom de l’allégeance à certaine conception de la réalité posée comme transcendante¹.

C’est ainsi que les régimes de la reconnaissance témoignent des tensions de notre histoire vivante, pour peu qu’on se donne la peine d’une lecture des formes dans lesquelles celle-ci parvient à s’écrire. Nous ne sommes pas tout à fait dans une société du spectacle, qui tournerait à vide sur ses propres illusions. Capables de façonner la reconnaissance, les médias ne peuvent tout à fait s’affranchir de donner à connaître quelque chose du contexte social dans lequel ils inscrivent leurs rhétoriques.

5. Politique, journaliste et citoyen : l’interdépendance des rôles

Quels peuvent être les enjeux pour la démocratie de ces logiques médiatiques affectant le processus de l’élection ?

Les journalistes ont-ils porté au pouvoir tel ou tel candidat ? Certes, le sens de ces structures récurrentes n’est pas neutre : tous les programmes ne sont pas aussi spontanément présentables comme une croisade ou une épreuve personnelle. Il est même préoccupant que les récupérateurs de Jeanne d’Arc² y trouvent davantage leur compte que les promoteurs d’une présidence citoyenne. Mais les hésitations entre MM. Balladur et Chirac, puis le brusque affolement devant le risque d’une victoire socialiste, attestent que les acteurs des médias furent moins promoteurs d’un champion que maniaques d’un récit. Pour analyser les enjeux de la reconnaissance politique, il est nécessaire de sortir de la seule confrontation des candidats. La présidentialité du dirigeant ne s’affirme qu’au sein d’un espace médiatique où se pose en regard l’autorité de la parole interprétative du journaliste. Négociation des légitimités qui se développe à son tour au prix d’un mode d’exercice de la citoyenneté tout entier absorbé par cette révé-

¹ “Le but de toute transformation sociale est le bonheur des individus et non la réalisation de lois économiques inéluctables” (R. QUENEAU, *Traité des vertus démocratiques*, Paris, Gallimard, 1993, p. 84). Cf. aussi, sur le statut de la transcendance dans le discours gestionnaire, P. LEGENDRE, *Paroles poétiques échappées du texte. Leçons sur la communication industrielle*, Paris, Éd. du Seuil, 1982.

² Le Front National, parti d’extrême-droite, fait de la commémoration de Jeanne d’Arc le symbole de la vraie France, opposée à l’impureté raciale.

lation. La reconnaissance n'advient donc que dans un système d'institution croisée des rôles, au sein d'un schéma actantiel où le citoyen lui-même se voit assigner une place très particulière.

Nous assistons à une anticipation constante de l'acte démocratique qui en fait une réalité *virtuelle*, un acte qui tend à échapper à son accomplissement. Métaphysique aristotélicienne, dans laquelle l'acte n'est jamais que la réalisation d'une puissance virtuelle. Dramaturgie aristotélicienne, dans laquelle les personnages ne deviennent jamais que ce qu'ils étaient déjà. A la virilité obligatoire près, le citoyen se demande comme le mendiant énonciateur du destin chez Giraudoux, "Quel jour, à quelle heure, se déclare-t-elle ? Quel jour devient-elle louve ?"¹. Cette phénoménologie du dévoilement s'accommode des situations les plus extrêmes : tantôt on nous prédit que l'élection est déjà faite, tantôt on jase sur l'"indécision", la "*versatilité*", la "*volatilité*" de l'opinion, tantôt on reproche aux sondeurs de s'être "*plantés*", c'est-à-dire de ne pas avoir garanti à l'avance le résultat du vote. Une seule chose n'advient pas : que l'électeur puisse se poser en commencement de quelque chose. Le vote est le produit de ses anticipations. Témoin la déclaration sidérante d'un commentateur déçu, sortant inopinément de son rêve médiatique : "il n'est pas exclu qu'on soit obligé d'attendre le premier tour pour savoir" (*France-Inter*, 7 avril).

Ainsi s'articulent deux structures de l'inter-rhétorique : les sondages préfigurent l'élection tandis que le récit chevaleresque récrit l'histoire. Car ce dernier a besoin de se nourrir d'une forme nouvelle de fatalité. Inflexible ou inconstant, le chiffre du sondage est un *ersatz* du destin. Dans ce dialogue entre l'épique et le technique se met en place un fonctionnement (ou une crise) de la démocratie qui implique une relation à l'action et un partage des rôles.

6. Les nouveaux interprètes

Le régime actuel de la reconnaissance politique obéit en effet au modèle de la révélation. Le couple du technocrate et du chevalier s'affirme dans une "révélation", à la fois chimique et mystique. Il prend son sens du pouvoir mystérieux de celui qui révèle : l'oracle, le prêtre, le journaliste-sondeur. Dans l'ensemble des récits médiévaux

¹ J. GIRAUDOUX, *Électre*, acte 1, dans Théâtre, vol. III, Grasset, 1959 (1937), p. 27.

qui ont sous-tendu la campagne pour l'élection présidentielle, le héros est un acteur ignorant ; le prêtre, le moine ou l'ermite sont là pour lui expliquer le sens de sa quête : "Leur récit terminé, ils le prièrent au nom de Dieu de leur donner le sens de cette vision qui ne peut pas ne pas signifier quelque chose"¹. Ils sont maîtres de l'interprétation et peuvent juger bon de cacher ou révéler : "De la fin de votre songe, je ne dirai rien, car il n'en résulterait rien de bon et l'on pourrait vous en détourner à tort"². Mais ils peuvent également prédire ("je vous ai donc en partie expliqué ce qui vous arrivera"³). L'ermite –modèle de notre moderne journaliste-politologue–, fait plus que commenter, il donne sens au monde; il est également prédicateur –à l'instar du sondeur qui détient la parole d'avenir.

Le sondage est quelque chose comme l'épreuve d'une ordalie, dûment financée. Les professionnels de la mesure d'opinion, dont les services rémunérés ne pèsent jamais trop les âmes et ne mesurent jamais assez les frémissements, sont par là même confirmés dans leur fonction. Collusion des écritures circonscrites par une narrativité : si les commentateurs fournissent aux sondeurs les marchés captifs de leur activité inépuisable, les sondeurs vendent aux commentateurs les si précieuses occasions d'énoncer sans cesse le destin.

Inaperçu, mais puissant, le pouvoir détenu par les journalistes est fondamental, car il s'agit de raconter et d'écrire l'histoire. Le politique, qui demande une élucidation du sens de sa quête, et le sondeur, qui appelle un décryptage commenté, placent entre les mains du "journaliste-interprète" le foyer de notre propre histoire. Le journaliste-interprète focalise l'intérêt sur ceux dont il parle et dont il relie les destins. C'est lui qui façonne le récit selon le programme de la compétition sportive, de la guerre ou de l'initiation, programmes qui définissent métaphoriquement l'enjeu de l'histoire. Mieux : c'est lui qui demande au sondeur de faire les événements. C'est lui qui met en évidence le ressort de l'action, la fatalité quasi-divine de l'opinion mesurée. Ainsi l'histoire d'une élection est-elle insidieusement rattrapée par la force agissante du récit qui la précède et la borne : si le politique agit, il ne détient pas nécessairement le sens de son action.

Démiurge, le journaliste-interprète ordonne le monde puis prétend en découvrir l'ordre. Il paraît que le citoyen-spectateur prend

¹ *La Quête du Saint Graal*, traduction par Emmanuèle Baumgartner, Paris, Honoré Champion, 1979, p. 144.

² *Ibid*, p. 146.

³ *Ibid*, p. 147.

parler¹; Lionel le lourdaud, qui peine physiquement, s'essouffle, en reste à l'exercice sportif là où il s'agit d'ascèse mystique...

Que signifie ce pouvoir conjoint des prêtres et des techniciens pour la République ? Les polémiques sur les sondages (accusations de ne pas avoir assez bien prévu, procès en partialité, défense visant à minimiser l'effet sur les votes, etc.) contournent la vraie question qui est : *quelles conséquences lorsque nous transformons l'exercice du vote démocratique en spectacle d'une prouesse ?*

8. Le citoyen-enfant

L'interprète médiatique ne cesse d'invoquer le pouvoir de l'opinion. Son effort incessant pour anticiper et commenter la quête a quelque chose de séducteur, de pervers. Spectateur, toujours gâté de quelque prédiction ou suspense malicieux, le citoyen jouit du double bénéfice ludique et sadique. Comme dans un jeu électronique, il va de péripétie en péripétie et voit son intervention sondologique faire rebondir la partie. Mieux, comme dans les jeux du cirque, il peut jouir de la souffrance publique de ceux qui aspirent à le diriger, souffrance elle aussi renforcée ou adoucie par le pouce levé ou baissé de l'opinion.

Mais ce bénéfice est trompeur à plusieurs égards. La liberté dont use le citoyen ne s'exerce en effet que dans une combinatoire dont le journaliste-interprète est le maître. Dans la *Quête du Graal* toutes les péripéties sont possibles, le vainqueur apparent peut perdre, à condition que le récit ne change pas de sens : la signification fixée à l'avance doit reproduire la passion du Christ. De ce récit immuable mais déclinable à l'infini, comme l'est la "matière de Bretagne", seul l'interprète dira quand il convient de reconnaître la forme parfaite et définitive. Ainsi en est-il de l'élection racontée, dont le favori peut changer sans cesse, pourvu que l'histoire soit la bonne. Il y a plus grave : le citoyen a beau détenir un semblant de puissance, cautionnée par la fatalité de l'opinion, il n'est libéré du jeu que parce qu'il est hors-jeu. Comme l'auditeur du roman chevaleresque, il ne lui reste qu'à imiter la morale présentée et admirer le monarque

¹ Dans le roman de Chrétien de Troyes, Perceval trahit son immaturité comme chevalier en ne contrôlant pas la pertinence respective de la parole et du silence (CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval le Gallois ou Le conte du Graal*, adapt. de L. Foulet, Paris, Nizet, 1972).

couronné. Son regard sur la péripétie est jubilatoire, parce que le récit ne parle pas de lui et de ce que sera son avenir, mais de l'autre et de ce qui l'autorise à devenir le maître. Ainsi s'accomplit pleinement la politique virtuelle qui, au moment où elle nous fait "enfants-rois du monde", nous dérobe à nous même l'idée de notre action.

Pour l'instant, il y a encore l'élection. Mais l'incertitude s'inscrit dans le récit, qui en borne à l'avance le sens. Aussi celui qui a suivi le jeu des pronostics avec une attention haletante se réveille-t-il après l'élection avec la gueule de bois. Car s'il constate que le vote résiste *tout de même* à la prévision, il ne sait plus sur quoi portait ce vote, que sa propre anticipation a réduit paradoxalement à son ombre. Reste le couronnement indiscutable d'un monarque, l'attente anxieuse de sa révélation et la cour vite reconstituée des journalistes-interprètes... de son bon plaisir.

C'est pourquoi les interprètes professionnels les plus radicaux croient pouvoir se passer de l'élection, le sondage permanent faisant office de démocratie¹. Ils proposent, en quelque sorte, d'ouvrir les cadeaux avant Noël. Mais oublient que si l'on ouvre les cadeaux avant Noël, il n'y a plus de Noël. En d'autres termes, la perspective ultime de l'élection, suspendue et anticipée à la fois, est essentielle à la crédibilité de la scène, même si celle-ci est écrite avant le lever du rideau.

Reste qu'à jouer ainsi au jeu dangereux d'une démocratie de l'épopée et de la divination, on pourrait bien se trouver un jour dans un État où de vrais conquistadores et d'authentiques pontifes, contrôleurs absolus de l'action et du sens, auraient totalement supprimé toute occasion de voter. A moins que les citoyens, sortis du cadre de la fiction, ne cessent tout à fait de croire à l'invention permanente de leur vie et ne manifestent, un peu brutalement, qu'ils peuvent exister autrement que par leur simulacre narratif.

¹ A propos des primaires à droite, René Rémond affirmait sur *France Inter* le 10 novembre 1994 que les sondages sont plus fiables qu'une élection, car reposant sur un échantillonnage de la population totale au lieu du vote d'une partie de la population seulement.

9. Questions de méthode

L'analyse des conditions d'une reconnaissance des hommes politiques n'est possible que dans le jeu des reconnaissances croisées, qui se déploie au sein de formes inter-rhétoriques.

Les ressorts de la reconnaissance médiatique constituent bien autant de formes structurantes, qui régissent les conditions de manifestation de l'événement politique, voire de l'événementialité politique. Celle-ci se met en place par ancrage de certaines valeurs : en l'occurrence, elle invoque la démocratie comme jeu de l'élection, tout en réaffirmant le mode de légitimité aristocratique-religieux comme syntaxe. Elle épouse un ensemble de formes signifiantes : une narrativité, une représentation métaphorique, un mode de qualification des hommes, un traitement de l'image, un rythme temporel imprimé aux paroles et aux actes. Bref, toute une configuration polysémiotique, partiellement décrite ici, dont les effets politiques sont plus forts que telle ou telle victoire ou défaite. En effet, tandis que celles-ci affectent seulement le déroulement des événements politiques, celle-là transforme le mode même de perception du politique, et en particulier la façon dont le citoyen peut se donner à lui-même une définition de sa liberté et de sa subjectivité.

C'est pourquoi l'analyse des logiques de reconnaissance médiatiques conduit selon nous à dénoncer le risque d'émergence d'une sorte de politique virtuelle, dont personne parmi les acteurs (le politique légitimé, le commentateur autorisé, le citoyen spectaculairisé) ne contrôle les effets. La pression de la narrativité obligée, la nécessité d'écrire l'histoire avant qu'elle ne se fasse, le besoin économique de produire un jeu incessant des simulations et des révélations placent tous les acteurs devant un scénario secrètement impératif de leur vie. La reconnaissance des acteurs se fait sur un fond d'institution de formes légitimes d'écriture de l'histoire : une économie des signes dans lesquelles pourrait se révéler la vérité d'une aventure humaine, parce que les ressorts du pouvoir deviendraient lisibles et parce que l'imprévisibilité de l'histoire viendrait s'inscrire à l'avance dans un scénario permettant de la reconnaître comme déjà jouée. Ainsi l'expression de notre histoire sourdrait, davantage que de la destinée des héros qui nous sont exhibés, du sens formel des rhétoriques dans lesquelles ils s'inscrivent au quotidien : structuration inaperçue de notre conscience politique par l'économie spatio-temporelle des signes qui régit sa forme possible.

C'est pourquoi il faut poursuivre l'évolution amorcée par la sociologie des médias avec l'idée d'agenda sélectif de l'actualité qui conduit à accorder une attention déterminante à l'apparition et à l'absence des sujets eux-mêmes¹. Celle-ci constitue bien un progrès par rapport à l'étude des effets d'influence, en montrant que les médias produisent une image partielle de l'histoire, dans laquelle certains événements sont présents et d'autres absents. Mais cette analyse informationnelle doit être accomplie en étude sémiologique : il ne s'agit pas seulement de la circulation d'informations sur l'histoire, mais bel et bien de la mise en formes de cette dernière. Les médias ne sélectionnent pas seulement l'événement, ils en inventent la phénoménologie infraordinaire, ils produisent moins un filtrage qu'une anamorphose (une trans-formation).

Ce système narratif rapidement évoqué transforme en effet, à la fois, l'action en connaissance et la connaissance en re-connaissance. Le jeu des légitimations croisées de l'homme de pouvoir (le roi) et de l'homme d'interprétation (le mage) tend à transformer l'histoire en vaste prolepse narrative. Tel Jean-Christophe enfant voyant défiler devant lui, au fil du Rhin, l'ensemble de sa destinée future² ou Alfred autour duquel tourne l'histoire³, le citoyen est devenu lecteur de sa propre initiative avant même de pouvoir en être auteur. Peut-être s'agit-il d'un coup de force sans précédent dans l'histoire de la culture triviale : une réécriture des œuvres culturelles qui en précéderait l'écriture. La mise en narration anticipée de toute initiative du politique et de tout choix de l'électorat transforme le temps dévolu par la constitution au débat et à la réflexion sur une décision à venir en happening permanent, où le temps réel des péripéties virtuelles évacue toute durée possible et toute affirmation du jugement en tant que tel. Le citoyen est entretenu dans l'illusion qu'il serait plus libre s'il connaissait déjà son avenir, alors que cette prétendue reconnaissance du déjà-là exclut qu'il puisse regarder cet avenir comme poétique, comme susceptible que chacun y inscrive la place d'une action réelle. Rabelais nous a averti sur ce point : l'obsession qui hante Panurge de connaître à tout prix son avenir (serai-je cocu ?), n'est rien d'autre que l'ignorance de sa propre responsabilité; elle ne le conduit à rien

¹ M. MC COMB et D. SHAW, "The Agenda-setting function of mass-media", *Public Opinion quarterly*, n°36, 1972 ; E. NOËLLE-NEUMANN, "La Spirale du silence", *Hermès*, n°4, 1989.

² R. ROLLAND, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1931 [1904], p. 67-69.

³ R. QUENEAU, *Les derniers jours*, Paris, Gallimard, 1935.

d'autre qu'à se laisser balloter par les prétendues prophéties des autres.

“Puis (respondit Pantagruel) qu'une foys en avez jecté le dez et ainsi l'avez décrété et prins en ferme deliberation, plus parler n'en fault, reste seulement la mettre à execution”¹.

¹ F. RABELAIS, *Le Tiers livre*, chapitre IX, édition de M.A. Screech, Genève, Droz, 1964 [1546], p. 75. “ Puisque, répondit Pantagruel, une fois pour toutes les dés sont jetés, que vous l'avez décidé et que telle est votre ferme intention, n'en parlons plus, il ne reste qu'à la mettre en exécution ” (translation de M. Clostre, M.F. Dubouchet et A. Robin sous la dir. de G. Demerson, dans *Œuvres complètes*, Paris, éditions du Seuil, coll. l'intégrale, 1973, p. 400).